

## **TEXTES PRÉSENTÉS SUR DIFFÉRENTS RÉSEAUX SOCIAUX DU PREMIER AU 15 JANVIER 2012**

© 2011 Bertrand Duhaime (Douraganandâ) *Note : Pour tous les textes qui suivent, autorisation de les reproduire uniquement dans leur intégralité --donc sans aucune suppression, modification, transformation ou annotation, à part la correction justifiée d'éventuelles fautes d'accord ou d'orthographe et de coquilles-- veillant à en donner l'auteur, Bertrand Duhaime (Douraganandâ), la source, [www.lavoie-voixdessages.com](http://www.lavoie-voixdessages.com) ou Bertrand Duhaime sur ((Facebook)), et d'y joindre la présente directive, en tête ou en pied de texte.*

---

### **LE JOUR DE L'AN**

Dans quelques jours, et pendant environ deux semaines, suivis de joyeuses embrassades ou d'accolades timides, vont pleuvoir les souhaits de ((Bonne et Heureuse Année)), certains les prononçant avec cœur, les autres, plus souvent plus machinalement, et du bout des lèvres, pour se soumettre à la tradition. Lors de ces échanges impromptus, ce qu'on va en voir des bouches déformées par baisers maladroits par manque de pratique tout au long de l'année.

Mais ce n'est pas d'hier que, dans le monde, on fête gaiment, souvent bruyamment, l'arrivée de la nouvelle année. En effet, il semble que la célébration de la nouvelle année soit le plus ancien de tous les congés. Dans l'histoire, par une remontée de 4000 ans dans le temps, il semble que ce soit dans l'antique Royaume de Babylone qu'on ait signalé, pour la première fois, un tel arrêt du travail pour célébrer le passage d'une année à une autre. En réalité, on fêtait à la première Nouvelle Lune, soit au premier croissant visible, après l'équinoxe du printemps, soit le premier jour de cette saison. Pour un peuple plutôt ferré en astrologie, il apparaissait logique de fêter à ce moment, qui marquait la renaissance, au moment du bourgeonnement des plantes et des nouveaux semis, plutôt que le premier janvier, une date qui, dépourvue de connotation astrologique et de signification agricole, n'aurait pu être considérée que comme arbitraire. En revanche, avec l'arrivée du printemps, on se lançait dans des festivités de onze jours, recourant pour chacun d'eux à un mode particulier de célébrations qui pourraient encore faire pâlir d'envie nos contemporains.

Pour leur part, les Romains ont également choisi les derniers jours de mars pour leur première célébration annuelle. Toutefois, du fait que, pour leur gloriole, les empereurs ne cessaient de modifier le calendrier, celle-ci perdit toute synchronisation avec le cycle solaire. En 153 av. J.-C., pour redresser la situation, par une harmonisation universelle, le sénat romain a décrété que le premier janvier marquerait le début de l'année. L'altération du calendrier ne cessa pas pour autant jusqu'à ce que, en 46 avant notre ère, l'empereur Jules César impose le calendrier julien qui replaçait le début de l'année au premier janvier. Pour parvenir à rétablir le synchronisme solaire, ce chef d'État dut permettre que la dernière année de l'ancien calendrier s'étire sur 445 jours.

Avec l'arrivée du Christianisme, les célébrations de la nouvelle année ne cessèrent pas immédiatement, mais du fait que cette religion les considérait comme des rites païens, dans son ascension, elle les condamna de plus en plus fortement, et, malgré qu'elle n'en ait pas changé la date, elle se mêla de leur substituer ses propres observances religieuses. Ainsi, au gré des années, elle proposa, en ce jour, la célébration des divers saints et saintes Adalbéron de Liège, Basile, Clair de Vienne, Concorde de Spolète, Euphrosyne, Faine ou Fanchéa, Félix de Bourges, Fulgence de Ruspe, Grégoire de Nazianze l'Ancien, Guillaume de Dijon, Joseph-Marie Tomasi, Mochua ou Cuan, Odilon de Mercœur, Oyend ou Eugend, Pierre d'Atroa, Télémaque ou Almaque, William de Dijon et Zdislava Berka. En ce jour, certaines dénominations célèbrent encore la circoncision de Jésus.

C'est ainsi que, à cause de l'opposition de l'Église chrétienne, tout au long du Moyen âge, dans les pays de l'Ouest, les gens n'ont pu célébrer l'arrivée de la nouvelle année que pendant environ quatre cents ans. Il faut croire qu'ils ont su prendre leur revanche puisque, depuis, ils ont introduit, pour ce jour largement célébré, de nombreuses traditions. Celle qui remonte le plus loin, parce qu'elle provient des Babyloniens, c'est celle de la prise de résolutions qu'on devait tenir tout au long de l'année. De cette époque lointaine, on retient la plus populaire qui consistait à remettre à leur propriétaire les instruments aratoires qu'on leur avait empruntés. Aujourd'hui, avec le déclin de la pratique religieuse et du sens moral, on y inclut des choix de plus en plus profanes et pratiques comme la perte de poids ou l'arrêt de fumer.

À part l'horloge qui marque minuit, s'il y a un symbole généralisé qui marque bien le début de l'année, c'est bien un enfant dans ses langes qui fait ses adieux à un vieillard affublé d'une longue barbe blanche. La tradition de recourir à un poupon pour illustrer l'année nouvelle remonte à la Grèce antique, 600 ans avant le Christ. En effet, on profitait

de ce jour pour fêter Dionysos, le dieu du vin, en promenant un nouveau-né dans un panier, pour figurer la renaissance annuelle de cet être perçu comme l'esprit de la fertilité. Il faut dire que, avant eux, les Égyptiens recouraient déjà cette pratique de retenir un jeune enfant comme symbole de la renaissance. En Amérique, ce sont des Allemands, qui se servaient déjà de cette illustration depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, qui ont transporté l'habitude de représenter le nouvel an par l'image d'un bébé enlacé de la banderole de la nouvelle année.

Longtemps, les gens ont cru qu'ils pouvaient s'attirer la chance pour la prochaine année selon ce qu'ils mangeaient ou faisaient en son premier jour. Au chapitre de la bouffe, on préconisait la consommation d'aliments en forme d'anneau qui, en raison de son cercle parfait, évoquait un cycle complet de bonheur et d'abondance. Par exemple, les Danois croyaient le fait de manger des beignets le jour de l'an pouvait leur être favorable. Aux États-Unis, d'autres ethnies préconisaient la consommation de haricots à œil noir avec de la tête de porc ou du jambon, comme symbole de prospérité. D'abord nourriture à bétail, ce haricot particulier, est devenu l'aliment du plat du pauvre, en plus de symboliser l'humilité et la petite monnaie. Pour attirer les billets de banque, on ajoutait des fanes de navet ou des feuilles de chou, qui finirent en ((coleslaw)), et, pour l'or, du pain de maïs. Ces superstitions ont amené l'institution de la coutume très répandue de se réunir entre amis ou membres d'une même famille aux premières minutes de la nouvelle année. Mais on ne tarda pas à ajouter celle de prolonger la fête, déjà commencé la veille, en défonçant la nuit. Dès lors, on ajouta cette autre croyance que le premier visiteur à se présenter ce jour-là pouvait faire la différence entre une année faste ou néfaste. On considérait comme de bon augure la visite d'un grand homme aux cheveux foncés.

Dans les pays anglophones, on aime entonner, au dernier son de minuit, le chant folklorique écossais ((Auld Lang Syne)), qui signifie ((Dans le bon temps)), mais qu'on traduit parfois en français par ((Ce n'est qu'un au revoir)). Cet air très ancien, que Robert Burns remania en 1700, ne fut publié qu'en 1795, après la mort de cet auteur, se répandant largement dans le public.

La tradition de la remise des étrennes remonte également aux Romains. Il semble que ce soit Symmachus, un auteur ancien, qui nous en apprenne le premier l'existence, alors qu'il raconte que le roi Tadius Sabinus recevait un premier présent de ((verbène)) (en français moderne, verveine), prise dans le bois sacré de la déesse Strénia, en gage de bon augure pour la nouvelle année. Cette plante qui ne pouvait être cueillie par des gens ((vaillants)) et ((généreux)), capables d'affronter les dangers mystérieux de ce bosquet, témoigne du fait que, à l'origine, la ((strenua)) – soit l'étrenne-- n'était destinée qu'aux gens de valeur et de mérite, comme aux gens dont l'esprit tout divin promettait plus par la vigilance que par l'inclination d'offrir un heureux augure. Avec le temps, on préféra offrir des présents de figues, de dattes et de miel pour exprimer aux amis le souhait qu'il ne leur arrive que des événements doux et agréables tout au long de l'année.

Développant le goût du faste, les Romains ne tardèrent pas à abandonner cette simplicité première, changeant leurs dieux sculptés dans le bois pour des idoles d'or et d'argent. Du coup, ils choisirent de se faire plus généreux et impressionnants dans l'échange des présents, en variant les sortes et le nombre. Ils aimaient particulièrement s'offrir des médailles ou des monnaies d'argent. Dans un de ses textes, l'écrivain Ovide fit dire à une divinité très révéérée qu'elle préférait l'argent au miel, si doux que cet aliment soit. Avec l'offrande de ces présents, les gens se réitéraient leur amitié et se souhaitaient mutuellement une série de bons vœux, notamment le bonheur et la prospérité pour le reste de l'année.

C'est ainsi que prenant de l'ascendant autant sur la religion que sur l'État, les Romains firent passer des lois relatives à ce jour de fête qui allaient jusqu'à en fixer la date. On dédia ce jour, jusque là consacré à Junon, à Janus, le dieu des portes, donc des passages et des transitions, une divinité à deux visages opposés qui semble regarder à la fois le passé et l'avenir. À vrai dire, Junon resta longtemps la protectrice des premiers jours du mois de janvier. On se parait de vêtements neufs et on se rendait en foule au mont Tarpée, offrir des sacrifices à l'autel du redoutable Janus. Malgré la solennité du jour, par superstition, le peuple passait vite au travail, revenant à son métier ou à sa profession, pour s'éviter de devenir paresseux le reste de l'année.

Avec le temps, sous les empereurs, l'usage du partage des étrennes devient si fréquent, que tout le peuple se rendait souhaiter la bonne année à son chef politique, lui apportant, selon l'ampleur de son pouvoir, un présent d'argent. On raconte qu'Auguste en recevait en si grande quantité que, pour éviter de perdre sa réputation de générosité, évitant d'appliquer les libéralités de ses sujets à son profit, il en achetait lui-même pour ajouter à la quantité reçue et les dédier à des idoles d'or et d'argent. Quant à Tibère, plus sombre et réservé, car il n'appréciait pas le contact avec le bas peuple et les grandes compagnies, il s'absentait délibérément de Rome, les premiers jours de l'année, pour fuir la foule qui accourait à son palais afin de lui souhaiter la bonne année. Pour éviter les

incommodités d'une foule que cette rencontre occupait très fort pendant six ou sept jours, il alla jusqu'à promulguer un édit défendant la distribution d'étrennes après le premier jour de janvier.

En revanche, Caligula, son successeur, fit savoir au peuple, toujours par édit, qu'il recevrait les étrennes refusées par son prédécesseur le jour des calendes de janvier. À cet effet, au jour convenu, il se tenait dans le vestibule de son palais pour recevoir à pleines mains l'argent et les présents qu'on voulait bien lui offrir. L'empereur Claude ne tarda pas à tout remettre en cause quand, après avoir succédé à Caligula, il défendit par arrêt que le peuple dût se présenter à lui pour lui présenter des étrennes. Sauf que, comme les Romains croyaient qu'il existait un sens magique aux commencements, ils conservèrent la coutume de s'échanger des présents au premier jour de l'année.

Après la christianisation de l'Empire, au concile d'Auxerre de 587, les autorités religieuses interdirent que, le jour de l'an, les gens se rendent offrir des génisses ou des biches en sacrifice dans les bosquets consacrés aux dieux païens, déclarés faux dieux. Les ecclésiastiques prétendaient diaboliques le partage d'étrennes joint à des sacrifices aux idoles.

Pour ce qui concerne notre Mère Patrie, pendant ce temps, en France, l'année débutait à Pâques. C'est sous les Capétiens que le jour de l'an a commencé à coïncider avec la fête de la Résurrection du Christ, un usage qui se généralisa au Moyen âge. Pourtant, on n'en continuait pas moins à s'échanger des étrennes le premier jour de janvier. En juillet 1306, une lettre du roi Jean qui établissait des statuts pour la confrérie des drapier en atteste en rapportant ((que ladite confrérie doit seoir le premier dimanche après les estraines, si celle de Notre-Dame n'y eschoit)). Or, le dimanche en question est le premier en date du mois de janvier. Sans repasser d'autres documents historiques qui le confirment, il conviendrait sans doute de rappeler que, sous les Mérovingien, dans plusieurs provinces françaises, l'année commençait le premier mars. Sous Charlemagne, dans tous les territoires soumis à sa juridiction, elle commençait à Noël. Pourtant, en certains lieux, l'année changeait le 25 mars, au jour de l'Annonciation de Marie. En effet, le concile de Reims de 1235 mentionne cette date comme ((l'usage de France)). Ainsi, ce n'est qu'en 1564, sous le roi Charles IX, qu'il devint obligatoire de considérer le premier janvier comme la date d'origine de l'année.

Au Québec, on célèbre davantage le Nouvel An que dans le reste du Canada. Bien sûr, avec le déclin du sentiment religieux, le rituel de la bénédiction paternelle s'essouffle. Mais, on n'en continue pas moins à célébrer en famille, surtout dans les familles nombreuses, sinon, on se réunit entre amis. Jusqu'à récemment, on retrouvait les femmes à la cuisine, tandis que les hommes se réservaient le salon. Ces dames veillaient à mettre les petits plats dans les grands, car on sortait la plus belle vaisselle. On appelait les adultes à la grande table pendant qu'on regroupait les enfants autour d'une plus petite table improvisée. En cette froide saison, on servait rôti de bœuf ou de lard, ragoût de porc, fèves aux lards, tourtière, tartes, gâteaux, beignes, noix et fruits. Aujourd'hui, il peut arriver qu'on mange encore du dindon aux atocas et des pâtés à la viande ou de la tourtière, avec des légumes et d'autres condiments, mais on préfère souvent les plats de traiteurs ou on achète dans les marchés d'alimentation des plats préparés à l'avance. On n'apprécie plus beaucoup de recevoir et de se donner ((de l'ouvrage)) pour le lendemain.

Peu après le réveillon, après avoir bien mangé, jaser et ri, on faisait de la place pour que les musiciens et les joueurs de cuillers lancent les rigodons, les cotillons, les ((reels)), les ((sets carrés)) et les valse qui entraînaient les danseurs, des plus jeunes aux plus âgés. À défaut de bons instrumentistes, on s'en remettait aux systèmes de son ((Hi-Fi)). Parfois, pour marquer une pause, on entonnait des ((chansons à répondre)) ou on invitait les meilleurs ((gigeurs)) à démontrer leur agilité et leur adresse dans des ((petits steps)). Maintenant, malgré la solennité du moment, pour garnir la table, on préfère les plats et les couverts jetables. Jusqu'à récemment, les enfants jouaient entre eux, sans devenir le centre d'attraction à la manière des enfants-roi d'aujourd'hui. Sur le coup de minuit, les baisers et les souhaits fusent toujours. Puis l'alcool coulait à flot, pendant que la majorité des gens enfumaient la maison du tabac qu'ils fumaient en cigarettes, en cigares ou en pipées.

Depuis les années 1970, une nouvelle attraction est apparue dans les salons, le téléviseur. Alors, dès 23 h, le 31 janvier, tous les regards se tournent vers l'appareil pour assister à la revue humoristique de l'année qui, à part une éclipse assez brève, se termine par le ((Bye-Bye)) et son décompte des derniers instants de la vieille année. Évidemment, cette assertion n'inclut pas les jeunes qui préfèrent vivre devant leur ordinateur ou se ruer sur leurs gadgets électroniques. Avec l'éclatement des familles et les reconstitutions familiales hétéroclites, on s'échange ou on distribue les cadeaux surtout à Noël, sauf peut-être pour les enfants à garde partagée qui peuvent encore recevoir une part de leurs présents à Noël et l'autre, au Jour de l'An.

Avec le temps, on a aussi largement abandonné la coutume de la tournée de la parenté et l'échange des fameux souhaits qui se terminaient inmanquablement : ((Et le paradis à la fin de vos jours!)). Bien sûr, on variait les vœux. Ainsi, pour les amoureux, on souhaitait ((...de la chance dans vos amours)), pour les célibataires ((...un partenaire ou

une douce moitié avant la fin de la nouvelle année)) et, pour les jeunes (...du succès dans vos études)). Désormais, avec la vie trépidante, si les gens ne se voient pas dans les premières heures ou les premiers jours de la nouvelle année, replongés dans les nécessités du quotidien, ils en oublient jusqu'à l'échange des vœux.

A la fin du XIXe siècle, dans la majorité des pays, c'est la popularisation du mythe du Père Noël, par la puissance de l'impérialisme étasunien et la publicité tapageuse dans tous les grands magasins, qui a fait passer le jour des étrennes du jour de l'an à celui de Noël, le 25 décembre. Il n'y a peut-être que dans certains pays de l'est de l'Europe, anciennement sous la coupe de l'empire soviétique, qui résistent encore avec force à ce déplacement.

Cela n'empêche pas certains vieux dictons français de perpétuer la croyance que : ((Jour de l'an beau, mois d'août très chaud)); ((Autant de bonnes journées en janvier, autant de mauvais en mai)); ((Cadeau de janvier, ingratitude de février.)) N'empêche que, comme le premier janvier, au calendrier, il est écrit ((Circoncision)), on peut se demander ce que cela peut annoncer de bon aux hommes pour le reste de l'année. Surtout si c'est une femme qui l'a écrit.

## JE PARLE D'EXPÉRIENCE : *SAVOIR SE CHOISIR*

Tant que le regard d'autrui porté sur soi-même compte plus que son propre regard, c'est étonnant de constater le nombre d'aberrations déformantes auxquelles on peut se soumettre et combien de temps on joue au jeu des concessions qui rapetissent et ratatinent son être. Il est aussi incroyable de constater le nombre de réalités que l'on prend pour un dû, de la part d'autrui, alors que, quoiqu'un autre ait pu faire à son endroit, nul ne doit quoi que ce soit à qui que ce soit.

On peut s'en rendre compte notamment au moment des grandes célébrations de l'année comme Pâques, Noël, le Jour de l'an, l'Action de grâces ou, mieux, lors de moments personnellement importants comme son anniversaire de naissance, la fête de son saint patron (pour ceux qui ont fait le choix de se fêter deux fois dans l'année), la commémoration de ses fiançailles ou de son mariage. Qui n'aime pas se rappeler les moments les plus heureux qu'il a vécus et s'associer alors des gens avec lesquels il partage des affinités, il se trouve des atomes crochus ?

Mais voilà que, si cela se démontre impossible, c'est la catastrophe : se retrouvant seul, se croyant moins aimé, on sombre dans l'amertume, on se désole, on boude, on fait du chichi, on se tourmente intérieurement. On se sent rejeté, on se perçoit comme diminué, on croit détenir auprès d'autrui moins d'importance qu'on croyait en avoir. Alors, on se rapetisse, on se roule en pelote, on ratatine comme peau de chagrin.

Mais, puisque chacun suit la ligne de son destin, pourquoi attendre des autres ce qui fait son bonheur ? Pourquoi ne pas se l'accorder soi-même et adjoindre à son vécu ceux que l'on peut ?

Laissez-moi vous dire que je connais quelqu'un, que je n'ai probablement pas à nommer, qui a longtemps vécu dans ce mode d'attente. Lors des grands moments fériés de l'année, parce qu'il était célibataire et qu'il en avait les moyens, année après année, cet être organisait des réjouissances dans le plus grand oubli de lui-même. Même qu'il trouvait son bonheur dans le plaisir et la joie qu'il parvenait à accorder aux autres, recueillant alors dans son entourage les esseulés, les mal compris, les rejetés, les laissés pour compte. Il croyait égoïste de prendre du bonheur pour lui-même.

Mais, au fil des ans, comme on dit, ces gens se sont casés, ayant trouvé ailleurs d'autres centres d'intérêt, et ils le désertèrent les uns après les autres. Le destin avait naturellement écartés les uns ; d'autres s'étaient simplement mariés ou vivaient en couple ; d'autres avaient déménagé au loin ; d'autres ne possédaient pas de moyen de locomotion pour se rendre chez-lui ; d'autres travaillaient à ces moments précis, incapables d'obtenir un congé ; d'autres s'étaient réconciliés avec les autres membres de leur famille et les rejoignaient lors des diverses célébrations familiales ; d'autres étaient passés dans l'Autre Monde ; et, à part les trahisons, quoi encore ! Quand on avance en âge, il devient de plus en plus difficile de nouer de nouvelles relations d'amitié. Alors, en ces moments solennels ou exceptionnels, toutes ses connaissances se retrouvaient ailleurs.

C'est ainsi que, un soir de Noël, alors que, comme d'habitude, il avait dressé la table pour un bon nombre d'invités, il se retrouva complètement seul devant son festin, au milieu des décorations, sans avoir reçu le moindre avis de désistement de ses invités habituels dont il ne reçut, du reste, de nouvelles que plusieurs jours plus tard. À cause d'un déménagement, il en fut de même au Jour de l'an, puis à Pâques, puis le jour de son anniversaire. Et, n'ayant pas compris le message, le tout se reproduisit l'année suivante : il se retrouva seul comme un paria.

Au plus profond de sa tristesse, il se rappela soudain une lecture, le passage d'un livre de motivation. Il y était dit que, lors des moments qui comptent pour soi, au lieu d'attendre d'être célébré, on gagnait à se célébrer soi-même, ce qui évitait de se retrouver seul, tout en assurant de se célébrer à sa manière. Et qu'au lieu d'attendre des cadeaux, pour éviter toute frustration, on gagnait à s'en offrir soi-même. Ainsi, en l'occurrence, devenait, comme surplus, motif

d'un plus grand bonheur, toute personne qui choisissait de participer physiquement à sa manière de célébrer ou tout cadeau que les membres informés de son entourage décidaient de lui offrir.

Dût-il se retrouver seul au lieu qu'il avait choisi de faire la fête, c'est la manière, dont notre homme décida de faire son propre bonheur. Depuis ce jour, si l'envie lui prend de sortir de chez lui, aux jours qu'il considère comme des moments significatifs de l'année, il ne les passe plus jamais, pétrifié comme une potiche, tout seul dans son coin. Même que, le plus souvent qu'il le peut, il choisit une manière originale de célébrer la vie. Chaque jour n'est-il pas un jour neuf à célébrer dignement ?

Lorsque s'annonce un moment particulier, c'est lui qui prend l'initiative d'organiser un repas ou une sortie, laissant tous les membres de ses relations libres de s'associer à lui, selon leurs préférences et leurs disponibilités. Cette manière de procéder lui permet de filtrer les candidatures et de s'assurer de se retrouver en bonne compagnie. Comme les grands rassemblements prolongent l'anonymat, il n'y a rien comme de se retrouver en petit groupe pour se parler et apprendre à mieux se connaître. Et c'est ainsi que, d'une année à l'autre, parmi les gens qui l'ont déjà accompagné dans ses réceptions à domicile ou ses virées, où ils ont trouvé plus de joie de se retrouver en sa présence qu'à se retrouver ailleurs, certains le rappellent, en nombre et bien à l'avance, pour retenir une place.

Puisque, un jour, chacun a fait le choix conscient de s'incarner, afin d'ouvrir davantage sa conscience à sa réalité propre, par les leçons de la vie courante, c'est à chacun de se découvrir, de se retrouver, de s'aimer, d'organiser sa vie à sa manière et d'oser aller de l'avant, mais d'abord pour lui-même. Car c'est le seul moyen d'arriver à plus d'être, à vibrer davantage. Et, lorsqu'on devient plus vibrant, on attire davantage de ses semblables, ce qui permet de passer des moments bien réjouissants. Il semblerait que le bonheur devient contagieux !

## L'OBÉISSANCE

Avec la remise en question des valeurs, dans notre monde contemporain, l'obéissance, dans le sens où elle implique la nécessité de se soumettre à la volonté d'un autre, à un règlement, à un ordre ou à une défense, répugne autant que le sacrifice, dans son sens mal compris. Nous disons dans son sens mal compris parce que, si les religions définissent le sacrifice comme le renoncement volontaire à une réalité à titre compensatoire de ses erreurs ou pour assurer son salut, le spiritualiste le définit simplement comme le renoncement à ce qui nuit à son être ou ralentit son évolution, ce qui est naturel pour celui qui souhaite se maintenir en vie ou parvenir à se réaliser.

En principe, à titre de souverain dans son univers, un être n'est appelé à obéir qu'à son Créateur, dans ce qu'il perçoit comme provenant directement de lui par l'intuition. Pour le reste, même s'il est appelé à servir un Maître ou un Guide spirituel, en échange de sa direction spirituelle, il ne lui doit obéissance que dans la mesure où celui qui l'invite à adopter une conduite particulière connaît les lois et la voie sur laquelle il le mène pour y être déjà passé. Sauf que, par décret cosmique, ce type de relation a été aboli pour assurer que chaque être s'en remette exclusivement à l'instance suprême de sa Conscience supérieure, diversement appelée l'Étincelle divine, l'Esprit de Vie, le Centre divin, Dieu en soi, la Source intime, l'Auxiliaire intérieur, le Génie gardien, le Soi, etc.

Dans ce contexte, l'obéissance ne peut se définir autrement que comme la réponse à l'appel de Dieu ou la conformation aux principes de la Loi unique ou du Principe cosmique. Ainsi, celui qui est appelé à obéir reste toujours parfaitement maître de ses actes. Qui ne répond pas aux directives de sa Conscience intime se fourvoie, s'exposant à entrer dans la spirale de la régression ou de l'involution qui fait plonger plus profondément dans les ténèbres, avec leur cortège de léthargie, de difficultés, de douleurs et de souffrances.

Ainsi, nul n'est appelé à l'obéissance aveugle et servile, à moins qu'il s'agisse d'accepter une épreuve initiatique dont le but est de mesurer le courage ou la sincérité d'un chercheur spirituel et sa force d'engagement à son Destin ultime. Il n'y a rien d'avilissant et d'inféodant à répondre à une injonction qui émane de son Centre divin intime, dût-elle être présentée par interposition de personne.

Toutefois, l'obéissance à Dieu implique qu'un être est prêt et disposé à accomplir certains actes qu'il ne choisirait pas spontanément d'accomplir et à s'abstenir d'autres, qu'il choisissait normalement pour sa satisfaction personnelle, de manière à se maintenir sur la voie en s'ouvrant à de nouvelles perspectives évolutives. En soi, il n'y a rien de bien ou de mal, sauf que certains choix peuvent lier trop fortement à la

matière et maintenir dans la dualité, ce qui va à l'encontre de l'ascension de la conscience et du rapprochement de la réalisation de la Plénitude, de la Perfection et de la Félicité. Ce n'est que sous l'empire de l'Illusion qu'un être humain refuse d'obéir à sa Conscience intime, car il devrait normalement répondre à la contrainte de sa nature qui l'appelle à évoluer sans cesse, soit à chercher plus d'être. Dans la résistance à cet appel inné, il ne peut que s'exposer à souffrir jusqu'à ce qu'il ne comprenne même plus pourquoi il éprouve ces douleurs.

Il faut comprendre que la marge de liberté dont jouit l'être humain en incarnation ne lui permet pas de tout faire, mais de choisir les meilleurs moyens de s'accomplir, parmi une panoplie de moyens. Il n'existe pas de liberté dans le fait de choisir délibérément ce qui va à l'encontre de son accomplissement spirituel : il y a là rébellion luciférienne, c'est-à-dire un asservissement à l'Ombre, une soumission à ses pulsions et passions, ce qui s'appelle de l'anarchie. Pour bien comprendre les diverses aberrations dont l'être humain est capable, il n'y a qu'à observer à qui il a refusé d'obéir, avant d'en être chassé, et les choix matérialisant qu'il a faits depuis cette transgression originelle et qui l'ont indûment maintenu dans l'enfermement.

Napoléon Premier a dit un jour : «Pour bien commander, il faut avoir su obéir.» Il prononçait ainsi un truisme plein de sens. Celui qui ne s'est jamais imposé de restrictions ne peut devenir qu'un tyran hautain, arrogant, condescendant, arbitraire par manque de compréhension des difficultés d'obéir. Le problème de l'obéissance, qui est nécessaire à la construction psychique, ne devrait se poser qu'en présence d'une autorité illégitime ou qu'en présence d'ordres contraignant indument son autonomie ou appelant à transgresser ses valeurs supérieures. Autrement dit, en cette matière comme partout ailleurs, c'est la qualité du discernement et le degré de sagesse qui font toute la différence. Sans le devoir d'obéissance, la société ne serait bientôt plus que désordre et le monde, un champ de bataille. N'empêche que la conscience est le dernier ressort du choix d'obéir ou de désobéir.

## LA MODÉRATION

Puisque le bien et le mal n'existent pas, au sens que l'être humain le conçoit, l'une des maximes fondamentales du chercheur spirituel reste : un peu de tout sans abus. Cette petite phrase n'invite pas à s'obliger de tout essayer, mais rappelle qu'un être peut choisir d'essayer ce qu'il veut, dans la juste mesure, pour déterminer en conscience ce que cela lui procure comme bien-être et lui apporte comme ouverture de conscience. La modération ou la tempérance est un corollaire de la loi du Juste milieu.

Comme tous le savent, la modération consiste à garder une sage mesure en tout, ce qui prévient des excès. Si mal il y a, il ne peut exister que dans le refus d'accomplir ce qui est bon pour soi ou dans l'abus qui consume en vain les meilleures énergies. La modération est un facteur d'évolution en cela qu'elle est un facteur du maintien de l'ordre et de l'équilibre et, par ricochet, un gage d'harmonie. Or l'harmonie permet d'évoluer à son rythme dans la grâce et la joie sereine.

Fondamentalement, la modération est requise par la Loi cosmique dont le rôle est le maintien de l'Ordre universel. Ainsi, ce qui importe, en matière de modération, c'est que celle-ci doit s'établir objectivement par rapport à soi et à sa conscience, comme résultat de son expérience propre, plutôt que résulter d'une imposition extérieure ou d'une norme morale, des éléments largement subjectifs et arbitraires.

Les désirs maintiennent dans la sphère de la densité, un monde d'enfermement. En décidant d'assouvir tous ses désirs, ce qui est du reste impossible, un être s'expose à se projeter dans les extrêmes. Comme les désirs sont insatiables, l'assouvissement constant des désirs ne peut qu'induire dans une spirale infernale qui ne laisse plus de temps à la réalisation du motif de son passage sur la Terre : la récupération consciente de maîtrise totale. Comme un être ne peut satisfaire tous ses désirs, tellement il en éprouve et tellement ils s'enchaînent rapidement, il s'expose, en succombant à leur séduction, à vivre dans la frustration et la tension, ce qui est fort préjudiciable à l'équilibre et à la réalisation.

À l'inverse, en modérant ses désirs, un être évite les regrets et les déceptions. Même qu'il se prépare à de plus grandes gratifications, pouvant se situer dans la perspective de sa globalité, une réalité trinitaire. Il peut

répondre aux besoins de son corps et de ses sens, aux aspirations de son âme et à l'appel éternel de son Esprit divin. Ainsi, sa motivation n'est plus uniquement de jouir et d'éprouver du plaisir, mais de s'accomplir, de croître dans la Lumière spirituelle. Car s'il y a plaisir pour le corps, il y a joie pour l'âme et Félicité ou Béatitude pour l'Esprit divin. Ainsi, par des expériences à d'autres niveaux, il en vient à expérimenter des satisfactions supérieures.

Ce n'est qu'en se modérant, dans l'assouvissement de ses désirs, qu'un être peut cesser de tourner en rond dans le cercle des expériences connues et répétées qui creusent des ornières, sclérosent la conscience, ralentissent l'évolution, dont le but est la connaissance parfaite de soi-même dans tous ses aspects. D'ailleurs, ce n'est qu'en se soumettant au But ultime de sa vie et en aspirant à des réalisations supérieures qu'il peut trouver le vrai bonheur. Et, dès qu'il choisit sincèrement, sans attente, de se consacrer à l'essentiel, il réalise que tout le reste lui est donné par surcroît, y compris la compréhension de ses vaines attentes antérieures.

L'être humain incarné gagne à apprendre à tout situer dans la perspective de l'immédiatement possible et réalisable, sans abandonner son choix de rendre possible tous les impossibles. De ce fait, il ne peut percevoir la modération autrement que comme son idéal de vie puisque celle-ci évite toute exagération, dans un domaine ou dans un autre. En effet, l'abus mine les énergies, trouble la paix intérieure, réduit l'aspiration à s'accomplir et entraîne dans la confusion. Celui qui consume toutes ses énergies dans ses motivations inférieures n'en possède plus en réserve pour expérimenter dans des plans plus élevés et s'accomplir dans la Lumière divine.

## **SAVOIR SE CHOISIR**

Tant que le regard d'autrui porté sur soi-même compte plus que son propre regard, c'est étonnant de constater le nombre d'aberrations déformantes auxquelles on peut se soumettre et combien de temps on joue au jeu des concessions qui rapetissent et ratatinent son être. Il est aussi incroyable de constater le nombre de réalités que l'on prend pour un dû, de la part d'autrui, alors que, quoiqu'un autre ait pu faire à son endroit, nul ne doit quoi que ce soit à qui que ce soit.

On peut s'en rendre compte notamment au moment des grandes célébrations de l'année comme Pâques, Noël, le Jour de l'an, l'Action de grâces ou, mieux, lors de moments personnellement importants comme son anniversaire de naissance, la fête de son saint patron (pour ceux qui ont fait le choix de se fêter deux fois dans l'année), la commémoration de ses fiançailles ou de son mariage. Qui n'aime pas se rappeler les moments les plus heureux qu'il a vécus et s'associer alors des gens avec lesquels il partage des affinités, il se trouve des atomes crochus ?

Mais voilà que, si cela se démontre impossible, c'est la catastrophe : se retrouvant seul, se croyant moins aimé, on sombre dans l'amertume, on se désole, on boude, on fait du chichi, on se tourmente intérieurement. On se sent rejeté, on se perçoit comme diminué, on croit détenir auprès d'autrui moins d'importance qu'on croyait en avoir. Alors, on se rapetisse, on se roule en pelote, on ratatine comme peau de chagrin.

Mais, puisque chacun suit la ligne de son destin, pourquoi attendre des autres ce qui fait son bonheur ? Pourquoi ne pas se l'accorder soi-même et adjoindre à son vécu ceux que l'on peut ?

Laissez-moi vous dire que je connais quelqu'un, que je n'ai probablement pas à nommer, qui a longtemps vécu dans ce mode d'attente. Lors des grands moments fériés de l'année, parce qu'il était célibataire et qu'il en avait les moyens, année après année, cet être organisait des réjouissances dans le plus grand oubli de lui-même. Même qu'il trouvait son bonheur dans le plaisir et la joie qu'il parvenait à accorder aux autres, recueillant alors dans son entourage les esseulés, les mal compris, les rejetés, les laissés pour compte. Il croyait égoïste de prendre du bonheur pour lui-même.

Mais, au fil des ans, comme on dit, ces gens se sont casés, ayant trouvé ailleurs d'autres centres d'intérêt, et ils le désertèrent les uns après les autres. Le destin avait naturellement écartés les uns ; d'autres s'étaient simplement mariés ou vivaient en couple ; d'autres avaient déménagé au loin ; d'autres ne

possédaient pas de moyen de locomotion pour se rendre chez-lui ; d'autres travaillaient à ces moments précis, incapables d'obtenir un congé ; d'autres s'étaient réconciliés avec les autres membres de leur famille et les rejoignaient lors des diverses célébrations familiales ; d'autres étaient passés dans l'Autre Monde ; et, à part les trahisons, quoi encore ! Quand on avance en âge, il devient de plus en plus difficile de nouer de nouvelles relations d'amitié. Alors, en ces moments solennels ou exceptionnels, toutes ses connaissances se retrouvaient ailleurs.

C'est ainsi que, un soir de Noël, alors que, comme d'habitude, il avait dressé la table pour un bon nombre d'invités, il se retrouva complètement seul devant son festin, au milieu des décorations, sans avoir reçu le moindre avis de désistement de ses invités habituels dont il ne reçut, du reste, de nouvelles que plusieurs jours plus tard. À cause d'un déménagement, il en fut de même au Jour de l'an, puis à Pâques, puis le jour de son anniversaire. Et, n'ayant pas compris le message, le tout se reproduisit l'année suivante : il se retrouva seul comme un paria.

Au plus profond de sa tristesse, il se rappela soudain une lecture, le passage d'un livre de motivation. Il y était dit que, lors des moments qui comptent pour soi, au lieu d'attendre d'être célébré, on gagnait à se célébrer soi-même, ce qui évitait de se retrouver seul, tout en assurant de se célébrer à sa manière. Et qu'au lieu d'attendre des cadeaux, pour éviter toute frustration, on gagnait à s'en offrir soi-même. Ainsi, en l'occurrence, devenait, comme surplus, motif d'un plus grand bonheur, toute personne qui choisissait de participer physiquement à sa manière de célébrer ou tout cadeau que les membres informés de son entourage décidaient de lui offrir.

Dût-il se retrouver seul au lieu qu'il avait choisi de faire la fête, c'est la manière, dont notre homme décida de faire son propre bonheur. Depuis ce jour, si l'envie lui prend de sortir de chez lui, aux jours qu'il considère comme des moments significatifs de l'année, il ne les passe plus jamais, pétrifié comme une potiche, tout seul dans son coin. Même que, le plus souvent qu'il le peut, il choisit une manière originale de célébrer la vie. Chaque jour n'est-il pas un jour neuf à célébrer dignement ?

Lorsque s'annonce un moment particulier, c'est lui qui prend l'initiative d'organiser un repas ou une sortie, laissant tous les membres de ses relations libres de s'associer à lui, selon leurs préférences et leurs disponibilités. Cette manière de procéder lui permet de filtrer les candidatures et de s'assurer de se retrouver en bonne compagnie. Comme les grands rassemblements prolongent l'anonymat, il n'y a rien comme de se retrouver en petit groupe pour se parler et apprendre à mieux se connaître. Et c'est ainsi que, d'une année à l'autre, parmi les gens qui l'ont déjà accompagné dans ses réceptions à domicile ou ses virées, où ils ont trouvé plus de joie de se retrouver en sa présence qu'à se retrouver ailleurs, certains le rappellent, en nombre et bien à l'avance, pour retenir une place.

Puisque, un jour, chacun a fait le choix conscient de s'incarner, afin d'ouvrir davantage sa conscience à sa réalité propre, par les leçons de la vie courante, c'est à chacun de se découvrir, de se retrouver, de s'aimer, d'organiser sa vie à sa manière et d'oser aller de l'avant, mais d'abord pour lui-même. Car c'est le seul moyen d'arriver à plus d'être, à vibrer davantage. Et, lorsqu'on devient plus vibrant, on attire davantage de ses semblables, ce qui permet de passer des moments bien réjouissants. Il semblerait que le bonheur devient contagieux !

## **LA NÉCESSITÉ DE L'AUDACE DANS LA RÉALISATION SPIRITUELLE**

Il a été dit : «Le Royaume des cieux appartient aux audacieux». Sauf qu'il faut savoir définir ce qu'est l'audace ou la hardiesse, qui comprend un risque bien calculé, donc un choix fondé sur le bon sens, le discernement et la sagesse qui exclut toute témérité, tout activisme, toute inconscience, tout mépris du danger. Puisque l'audace se définit comme la tendance à oser se lancer dans les voies inconnues, les actions potentiellement difficiles et les projets innovateurs, en sortant des sentiers battus et en bravant les goûts dominants, on comprendra qu'elle détient son utilité en cela qu'elle aide à ouvrir sans cesse à développer la sagesse et à ouvrir la conscience par la maîtrise personnelle.

En spiritualité, on considère l'audace, qu'on peut appeler l'absence de crainte ou la confiance créative, comme un attribut essentiel à la réalisation personnelle. On considère cette vertu comme l'activation du feu, dans le plexus solaire,

qui éveille l'ardeur, qui accroît l'assurance, qui affermit le courage, qui induit dans l'enthousiasme, se fondant sur la confiance joyeuse et sereine en ses moyens.

Ce qui réside au fondement de l'audace, c'est la compréhension que, pour se dépasser, il faut se dégager de l'inertie, un facteur inhérent à l'attraction, dans le monde de la matière. L'inertie amène à suivre la ligne du moindre effort, ce qui induit dans l'apathie et l'indolence et amène à stagner, avant de faire régresser. Toutefois, pour que ce dégagement en vaille la peine, il faut se considérer comme victorieux dans son entreprise, dès le départ.

L'audace amène à savoir prendre ses décisions au moment le plus opportun et à accepter les conséquences de ses choix. Savoir prendre une leçon de vie, il n'y a rien de plus salubre, dans la réussite comme dans l'échec. Elle s'explique par le fait qu'un être a compris qu'il est souverain dans son univers.

Ainsi, l'être audacieux sait détenir le droit de faire ce qu'il entend, malgré les interdits des autres; de faire ses choix personnels; de suivre sa route seul, à sa manière, au besoin; d'agir pour son bon plaisir et son accomplissement, plutôt que pour obéir ou pour plaire. Il a pris conscience que personne ne peut agir à sa place et que personne ne peut l'empêcher d'agir.

Celui qui ne tente rien n'apprend rien. Celui qui se maintient à l'intérieur des cadres établis et des balises communes, se limite. De même celui qui remet les choses au lendemain, car le seul moment propice d'agir, c'est le moment présent. Un être mène rarement à terme ce qu'il est porté au lendemain parce que, alors, l'énergie elle-même ne le supporte plus.

Le chercheur spirituel gagne à se rappeler ce qu'il est prêt à se donner pour découvrir ce qu'il cherche ou pour obtenir ce à quoi il aspire. Il gagne encore à accepter sa spécificité, son unicité, sa rareté, y trouvant l'inspiration de s'accomplir d'une manière originale, de sa manière à lui. Il évite de vivre de promesses, qui entretiennent dans l'hésitation et d'atermoiement, préférant passer aux actes.

Si on y pense bien, dans un monde qui standardise tout et qui préconise les comportements usuels, stéréotypés, parce qu'ils dérangent moins, il en faut de l'audace pour rejeter les normes établies, les attachements stériles, les critères étroits, les tabous. Qui ne craint pas d'être rejeté pour ses choix marginaux? Qui ne craint pas d'être ridiculisés pour ses recherches hors du commun? Sauf que c'est par le nouveau qu'on attire la nouveauté, le changement qu'on induit les transformations.

Victor Hugo a écrit avec raison : «Oser, le progrès est à ce prix. En effet, dans l'érection de la Pyramide spirituelle, l'audace représente l'un des quatre piliers de la réalisation spirituelle. Dans l'énigme du sphinx, qui en garde l'entrée, elle figure comme le troisième pilier (ou étape initiatique) de la Réalisation transcendante ou de la Maîtrise totale, avec les mots «Vouloir» (premier stade de réalisation), «Savoir» (deuxième stade) et «Se Taire» (quatrième stade), afin d'«Être» pleinement ou parfaitement (pointe de la Pyramide ou aboutissement de la quête évolutive).

Voilà comment l'être humain, qui naît entièrement dépendant de ses géniteurs et de son milieu commence à ramper, pour se dresser et terminer sa vie en s'appuyant sur sa canne, ce qui n'exprime pas la vieillesse, comme symptôme de la décrépitude, mais le recours judicieux au Savoir acquis de vie en vie par l'exploration des attributs de sa colonne vertébrale (des trésors de ses chakras ou centres d'énergie). Et ses cheveux blancs illustrent son majestueux rayonnement amoureux, sa Fusion dans la Lumière.

## **LA DÉSILLUSION DE LA QUÊTE SPIRITUELLE GUIDÉE**

Condition de la liberté, avec l'indépendance, l'autonomie réfère à la faculté de se déterminer par soi-même dans ses choix et ses actes, au droit d'un être de déterminer pour lui-même les règles auxquelles il veut se soumettre, à l'exercice libre de toute activité. Quant à l'indépendance, elle implique autant la libre-pensée que le détachement de toute autorité, le refus de la soumission ou de la contrainte, l'autosuffisance des moyens de survie. Sauf que ces deux éléments ne doivent pas conduire à la séparativité, conservant la nécessité du lien de la fraternité et de la solidarité humaine, pour conserver dans la collaboration au destin commun. Se détacher des autres créatures, c'est se détacher du Tout et s'empêcher de fusionner dans l'Unité.

La liberté doit revêtir une importance considérable puisque la «Bhagavad-Gitâ», un livre de la sagesse hindoue, affirme : «Mieux vaut suivre sa propre loi, soit-elle médiocre, que la loi d'autrui, conçue comme meilleure.»

Il faut dire que la quête spirituelle guidée sert à mener un chercheur du Point alpha (le Point d'Origine) au Point oméga (le Point de Réintégration) qui, tous deux, prennent leur source dans la même réalité, l'Être-Un ou le Royaume originel. Idéalement, ce parcours évoque la Grande Spirale évolutive, soit le passage du Soi au Soi, par le soi, impliquant le passage d'une obnubilation plus ou moins complète qui permet, par l'expérience personnelle, d'amener à la Maîtrise totale, par l'acquisition de la pleine conscience, la parfaite connaissance de soi-même.

Mais, en fait, comme la quête du Saint-Graal dans la légende du Roi Arthur, elle consiste souvent à faire visiter au candidat des pays étrangers, soit à l'induire dans son plus grand cercle vicieux, afin de lui fait parcourir sa trajectoire illusoire, ce lui permet de découvrir que, ce qu'il cherchait ailleurs avec tant d'ardeur, depuis sa sortie de l'Éden, réside et a toujours résidé en lui-même. En d'autres mots, sur une période plus ou moins longue, selon les besoins du candidat, l'assistance d'un guide ne sert qu'à dégonfler son ego, créature du mental, et à identifier ses illusions afin qu'il comprenne qu'il porte en luit tout ce qu'il cherche à l'extérieur et que, tant qu'il cherche son salut dans une source extérieure, par interposition de personne, il se dépersonnalise, il trahit son unicité, d'où il ne peut que comprendre à demi et obtenir des résultats évolutifs mitigés. Cette sévère défaite, qu'il prend d'abord pour de la haute trahison, lui apprend une fois pour toutes où réside l'essentiel, de même que la part de nécessaire qu'il doit inclure dans sa quête intime. Le malheur serait que, n'ayant pas suffisamment compris, il aille se jeter dans le sillage d'un autre guide, ce qui lui ferait prendre un immense retard.

En fait, pour se réaliser, nul être n'a quoi que ce soit à chercher ni à faire, il n'a qu'à redécouvrir, en s'intériorisant, ce qu'il est et a été de toute éternité, une Étincelle divine, un Atome divin détenteur de tous les attributs divin. L'histoire du parcours évolutif, c'est celle de la connaissance parfaite de soi-même à travers de soi-même.

Ainsi, tant qu'un être ne se tire pas des apparences du monde, pour plonger pas dans les profondeurs abyssales de son être, en s'abandonnant inconditionnellement à la Lumière qui lui provient de l'intérieur et en se laissant guider par son Centre divin, il se maintient dans la Roue des existences du fait qu'il n'obtient qu'une compréhension partielle de sa propre réalité.

C'est cette expérience risquée que la Mère, Mirra Alfassa, compagne de Sri Aurobindo, a si clairement expliquée, en disant : «On ne veut rien laisser tomber du passé et on est de plus en plus courbé sous le poids d'une accumulation inutile. Vous avez un guide sur un morceau de chemin, mais quand vous avez passé ce morceau de chemin, laissez le chemin, et le guide, et allez plus loin. C'est une chose que les hommes font avec difficulté; quand ils attrapent quelque chose qui les aide, ils s'accrochent et puis ils ne veulent plus bouger.»

La quête de la réalisation ou de l'Ascension amène à tout dépasser, à commencer par soi-même. Cela n'est possible que si on récupère sa liberté, choisissant d'agir dans l'autonomie et l'indépendance, sans couper le lien d'amour avec la Source divine et tous les êtres. Cette quête de liberté, un attribut d'abord intérieur, commence par le choix de faire table rase de son passé et par le dégagement de toute affiliation spirituelle, de toutes croyances religieuses, de toutes considérations morales, de manière à s'assurer de ne pas colorer ses perceptions intérieures par des réminiscences mentales. Nul ne gagne à tenter de faire passer par l'entendement ce qui le dépasse, surtout que l'intellect divise et morcelle tout pour l'inclure dans des cadres rigides qui briment la spontanéité et limitent l'expansion de la conscience. En outre, chacun doit suivre sa propre voie, par sa propre vérité, en ne s'en remettant qu'à l'Esprit de Vie qui l'habite.

## **SE FORMER UN IDÉAL**

L'idéal représente le modèle d'une perfection absolue qui répond aux exigences et aux aspirations d'un être, un modèle si merveilleux et achevé qu'il lui accorde entière satisfaction à tous égards. Autrement dit, l'idéal; c'est le but ultime que se fixe un être, celui qui résume et qui contient tous ses objectifs, qui devrait être ce qu'il est communément admis d'appeler la Réalisation transcendantale ou la Maîtrise totale. Au sens ontologique, l'idéal désigne un état de grande perfection qui confère la certitude de la permanence d'une idée pure qui soutient et structure toute la Création. Celui qui conçoit cette réalité nec plus ultra avec certitude ne peut que se former l'aspiration de l'atteindre ou de la manifester, d'en faire sa propre réalité. L'idéal correspond à une dynamique, à un mouvement évolutif qui commande le devenir des choses et des êtres. Il propose à l'être humain la voie de la réalisation.

En psychologie, on définit l'idéal comme un modèle conscient que chacun véhicule avec lui, dès la prime enfance, et sur lequel il se dispose à structurer ses conduites, ajustant constamment ses attitudes et ses comportements. Au sens commun, le bonheur, cette satisfaction générale, dépend en grande partie de l'appréciation qu'un être fait de la distance qui sépare son niveau de comportement de l'idéal suprême qu'il peut concevoir. Tout au long de sa vie, selon les circonstances, il s'efforce de réduire cette distance soit en améliorant ses comportements conformément à son idéal soit, au contraire, en abaissant son idéal dans le sens de ses comportements. Dans le premier cas, si sa conscience est fragile, il s'expose à vivre dans la tension extrême de la contention, vivant constamment dans la crainte de ne pas l'atteindre. Dans le deuxième, mû par la force d'inertie, il s'expose à modifier progressivement son plan de vie et à s'en écarter de plus en plus. Ainsi, au terme de sa vie, en raison de circonstances incontrôlables, il est rare qu'un individu atteigne son idéal.

Mais ce n'est pas une raison pour ne pas en concevoir un, puisque les pensées, avec le ressenti, servent à orienter une vie dans un sens plutôt que dans un autre. À force d'espérer et d'aspirer, un être parvient à développer son savoir et à rendre possible ce qu'il a pu percevoir, à une époque, comme impossible. Dans le parcours évolutif, comme la vérité d'hier peut devenir la demi-vérité du moment et une hérésie dans le futur, fausseté d'hier peut toujours devenir la demi-vérité d'aujourd'hui et la vérité communément admise de demain. Le fait de se fixer un idéal permet de transmuter les possibles en réalité. Plus un être se forme un idéal élevé, plus il se lie à des énergies élevées et puissantes pour le réaliser, ce qui peut produire des effets apparents de miracle.

Par la pensée créatrice, un être peut chercher à obtenir tout ce qu'il veut, dans sa vie, sauf que ce n'est pas forcément ce qui peut le conduire à son accomplissement parfait et au bonheur éternel. N'empêche qu'un être gagnerait à ce que son idéal personnel ne s'arrête pas là. Car la vie pousse évolue sans cesse vers la perfection sur tous les plans : physique, psychique et spirituel. Il y a des manifestations concrètes qu'un être ne peut pas prendre avec lui lorsque vient le moment de franchir la trame qui mène à l'au-delà. Il y a le paradis artificiel, puis le Paradis véritable. La seule chose qui reste, au terme d'une existence particulière, c'est le savoir acquis par l'expérience, c'est la connaissance de la manière d'appliquer une faculté intime.

C'est par l'imagination qu'un être engendre ses idéaux, en repoussant sans cesse plus loin les limites, en s'efforçant de se tirer de ses limites apparentes et de son enfermement dans la Roue des existences. En cela, chacun peut se former un idéal agréable et motivant, qui le pousse vers le haut, ou désagréable et déprimant, qui le pousse vers le bas. Les objectifs qui conduisent à l'idéal forcent à s'activer mentalement et physiquement dans un effort pour les atteindre, parce que leur accomplissement est source de grandes satisfactions et qu'il motive à s'essayer, dans les meilleurs délais, dans une réalisation plus grande encore.

Le problème majeur qui puisse surgir, dans la fixation d'un idéal, c'est d'extraire du moment créateur. Nul ne peut rien dans le passé ni dans le futur, mais il peut toujours intervenir à son avantage dans le moment présent, le seul moment qui soit réel et où il puisse intervenir avec efficacité. En outre, il peut faire passer à côté de l'appréciation juste des réalisations immédiates. En fait, un être parvient d'autant plus facilement à réaliser son idéal qu'il se reconnaît comme un être évolutif et qu'il accepte de se transformer à sa manière, à son rythme, conformément à ses moyens. Ce qui est un appel au réalisme. Nul ne peut parvenir à la Perfection des perfections sans d'abord passer par la perfection du moment. De la perfection d'un moment à la perfection d'un autre moment, chacun parvient à croître et à prendre de l'expansion, à ouvrir sa conscience.

Pour chaque être, la perfection du moment réside dans le devoir d'état. Dans la simplicité, dégagé des avis extérieurs, n'entretenant qu'une chose à la fois, elle consiste à appliquer le maximum de ses ressources dans l'immédiat, centré sur son choix du moment, soit à y mettre tout son être, sans tension, sans précipitation, sans attente, sans souci des résultats. Elle consiste encore à reconnaître que chaque expérience, heureuse ou malheureuse, porte sa part de lumière et apprend quelque chose. Elle consiste aussi à se souvenir que, au-delà des apparences, tout ce qui arrive se produit dans l'Ordre parfait et contribue à rapprocher du but. Chacun est appelé à être, non à simplement exister. Or il obtient davantage d'être en choisissant ce qui relève le plus ses vibrations ou augmente le plus sa lumière intime.

## **LA MANIÈRE DE SERVIR D'EXEMPLE OU DE MODÈLE**

En raison d'une éducation morale impérieuse, plusieurs personnes croient que l'invitation à servir de modèle impose d'adopter une attitude sérieuse et sévère, un comportement austère et rigide, un mode de vie ostensiblement vertueux, marqué par la gravité, la condescendance bienveillante et de se lancer dans un zèle missionnaire qui implique le sentiment d'outrage devant l'erreur apparente. Pourtant, la première qualité d'un modèle, c'est de s'effacer dans le silence et le secret et de se comporter avec simplicité, en restant toujours soi-même. Même que, en général, le véritable modèle agit en toute humilité de façon tellement naturelle, spontanée, intègre et authentique qu'il ne réalise même pas en être un. Et c'est bien l'idéal à atteindre que de suivre sa propre voie, en incarnant sa propre vérité, en se dégageant de toute attente, de tout orgueil spirituel et de tout prosélytisme.

Pour tout dire, servir de modèle implique moins une attitude extérieure particulière que la sincérité avec soi-même et avec les autres. Cela commence par le fait de suivre en tout moment les suggestions de sa conscience en faisant fi de l'opinion d'autrui. Ainsi, le modèle n'essaie jamais de paraître parfait dans son expérience quotidienne, mais de constamment manifester le meilleur de lui-même. Par la manière simple et

joyeusement sereine dont il vit, sachant tout prendre avec amour et humour, il apporte la preuve de l'excellence des principes et des valeurs qu'il incarne.

Pour le reste, sans tension, il n'a qu'à maintenir sa motivation de se corriger ce qu'il pense qui doit l'être, dans sa manière de vivre, de manière à permettre à sa lumière de grandir et de rayonner d'elle-même, permettant à qui sait la voir ou la capter, au-delà des apparences, de s'en imprégner. Servir de modèle, c'est une affaire de contagion subtile et discrète, sans rien imposer. Pour rayonner la lumière acquise, il n'est pas besoin de paroles, d'attitudes particulières, de comportement compassé. L'énergie d'une personne, si elle est constructive, encourage de soi ceux qu'elle touche dans sa quête d'expansion de sorte qu'il en vient à éprouver le besoin d'évoluer, ce qui requiert l'abandon des fausses croyances et des comportements malsains.

Pour celui qui sait vraiment, parce qu'il est un véritable sage, il dispense son service dans l'impersonnalité et l'inconditionnalité, sans attente, intervenant avec amour, compréhension, discrétion et pudeur.

### **VIVRE DANS L'ENTHOUSIASME**

Il faut éviter de confondre l'enthousiasme avec la passion, l'excitation ou l'euphorie. Si ce mot provient bien de ἐνθουσιασμός, qui signifie « possession par le souffle de Dieu », soit « inspiration » (soit ἐν qui signifiait « en » ou « dans » et θεός, qui signifie « Dieu »), par définition, l'enthousiasme signifie que, dans son élan ou son aspiration, on se sent porté par la Force divine elle-même. Un être se sent habité par un sentiment extatique qui prend une dimension d'infinité et d'éternité. Ainsi, ce mot exprime que celui-ci se sent élevé dans un transport qui dépasse sa propre force et lui donne le goût de vibrer plus intensément, de s'élever plus haut, de prendre plus d'expansion ou de devenir infiniment créatif. Il se sent inspiré d'entreprendre de grands projets, dans le sens de ses valeurs profondes, bien disposé à les mener à terme. Il s'apprête à agir dans la joie et l'inspiration. Ce mot implique un empressement agréable qui dispose tout l'organisme à bien répondre, amplifiant l'élan vital. Au final, un l'être se sent en transporté dans tout ce qu'il est, d'où il offre une dévotion complète à un but, à une cause, à une quête, à un idéal.

Pour vivre dans l'enthousiasme, il faut vivre en contact étroit avec son Centre divin. C'est le fait d'un être éclairé de l'intérieur. C'est là, dans sa Source intime, qu'il peut puiser cette énergie d'aspiration qui permet de venir à bout de tout comme par enchantement, car ce feu consume tout ce qui est négatif, dissolvant les obstacles. Rien de grand ne peut se faire sans l'enthousiasme. Mais qui s'en remplit peut déplacer les montagnes et soulever le monde, portant tout l'être vers le but qu'il poursuit. Il détruit l'ennui, le sentiment d'isolement, les barrières, les résistances. Alors, dans l'action même, l'ardeur augmente, le courage s'affermi, l'audace emporte, estompant et aplanissant toutes les difficultés. Il se fonde sur un sentiment irréprouvable de foi dans la vie, dans ses capacités personnelles, pour engendrer le bonheur de vivre dans le monde tel qu'il est. Mais, une fois activé, il attire, il motive, il unit, il cimente les gens de qualité, les gens lumineux. Mais son plus grand prodige, c'est de transformer le monde, en commençant par le monde intime, pour s'étendre au monde ambiant.

À ce propos, André Cotty, un auteur d'œuvres spirituelles français, a écrit : « Lorsqu'on voit arriver la mort, on constate que l'on a vécu en ne pensant qu'aux choses terrestres. Ce faisant, on a tellement ralenti le mouvement de l'Esprit en soi, c'est-à-dire ce qui est lumineux, qu'on est devenu une pierre. Une plante, un animal, vivent encore un peu; mais une pierre vit au ralenti, elle n'a aucun enthousiasme! L'homme devenu pierre dit de ceux qui vivent qu'ils sont des « illuminés ». Pourquoi? parce qu'ils vivent dans l'enthousiasme. N'interrompez jamais cet enthousiasme pour les choses divines, parce qu'il vous rajeunit et vous rend beau. » Sauf que l'enthousiasme, bien que contagieux, ne s'impose pas, ni à soi ni à autrui. Il faut le puiser dans le Génie brûlant qui sommeille en soi. Sans une motivation profonde, rien de grand ne peut être accompli. Sans elle, il vaut autant s'abstenir, car on s'expose à de grandes désillusions.

### **LA LOI DE LA PATIENCE**

Ici, selon les auteurs, on peut encore parler de persévérance, d'endurance ou d'attente confiante. On peut diversement définir la patience comme la vertu ou la qualité qui fait qu'on persévère dans une activité ardue, un travail de longue haleine, une entreprise difficile, sans se décourager; qui, par la maîtrise de l'agressivité, fait supporter avec calme les douleurs, les contretemps, les malheurs, les infortunes, les désagréments et les injures, et qui garde courageux dans l'action nécessaire. En spiritualité, on la considère comme la faculté de se maintenir intérieurement en paix de manière à entrer en harmonie avec Dieu et l'univers.

La loi de la Patience est d'abord révélée par le règne minéral qu'elle régit. La patience est la vertu qui consiste moins à supporter avec équanimité les désagréments et les malheurs qu'à persévérer dans ses entreprises avec constance et détermination, en gardant sa sérénité. Un Sage disait que cette attitude implique moins la passivité devant la durée du temps que le détachement intérieur, la non-attente, l'Instant immédiat ou éternel au-delà du temps profane.

Ce ne sont pas tous les clous qui s'enfoncent au premier coup de marteau. Paris ne s'est pas fait en un jour. Chacun doit avoir la patience de ses lenteurs et de ses accomplissements, mais sans renforcer sa propension naturelle à préférer l'inertie. En vérité, la patience est la qualité de l'âme qui se sait immortelle, voire éternelle, parce qu'elle gravite hors du temps et de l'espace. Elle sait qu'il y aura toujours un temps pour chaque chose et que chaque chose arrivera en son temps, soit au moment le plus opportun.

Dans sa démarche spirituelle, le chercheur se désole souvent de ses lenteurs, dans sa difficulté à prendre de l'expansion. Il devient pensif, il se déprime, il se déçoit, il se décourage. Il aimerait tant voir s'exprimer les fruits de son labeur à brève échéance. Mais tout doit se poursuivre de façon progressive, dans une continuité, en accord avec son rythme personnel, sa fréquence cosmique et les cycles naturels. S'il en était autrement, nul être ne pourrait supporter un changement infiniment radical. L'être humain représente une globalité. De ce fait, en accélérant ses processus évolutifs, il accélère aussi l'élimination de ses séquelles régressives. En évoluant trop rapidement, il en souffrirait tellement qu'il en mourrait ou choisirait de renoncer à sa destinée.

L'être humain gagne à accepter de se préparer avec soin, en se hâtant lentement. La période de préparation est primordiale et c'est la plus longue. Mais elle prépare l'éclosion de la graine, puis l'explosion de la fleur. Dans ce contexte, tout ce qui est reporté au bon moment rapporte des intérêts composés. Dans un aucun domaine, un être ne peut devenir un virtuose en un jour. Pour y arriver, il doit se soumettre à s'exercer avec méthode et discipline, de façon consciencieuse, jour après jour.

N'importe qui peut se permettre de paresser à l'occasion, pour faire une pause, mais jamais longtemps. Il n'existe aucun raccourci sur le Sentier. Surtout que, pour ce qui concerne notre époque, les temps pressent d'atteindre un certain seuil de conscience puisque beaucoup ont tellement tardé à se mettre en marche!

Joseph de Maistre assurait: «*Savoir attendre est un grand moyen de parvenir.*» Et Alfred de Musset, le grand poète, a écrit: «*L'homme sans patience est une lampe sans huile.*». Chacun gagne à attendre le moment favorable, à profiter des bonnes occasions, en restant alerte. En fait, la patience apprend à vivre dans le présent sans être contrarié et à écarter les accidents bêtes qui pourraient résulter de la hâte ou de la précipitation. Surtout, elle réduit la tension et les blocages d'énergie.

La patience représente une clé très importante et essentielle pour avancer sur le chemin de la vie et de l'éveil à soi-même. Qu'est-ce que réellement la patience? La patience, c'est un état d'ouverture, d'observation et de détachement concernant toutes les situations de la vie. Dans cet état d'esprit, des transformations et des changements magiques se produisent en soi. Cela, tout simplement parce qu'un être engendre intérieurement une terre fertile où il peut faire croître tout ce qu'il souhaite réaliser, dans la mesure où cela surgit du cœur.

Qui oserait penser que, dans la nature, les fleurs trépignent d'impatience quand le soleil n'est pas présent? Bien sûr que non, elles ne connaissent pas l'impatience parce qu'elles prennent le temps de vivre et de se laisser porter par la Vie et d'accueillir ce qui se passe dans l'immédiat. Quand il pleut, il pleut; quand il neige, il neige; quand il fait du vent, il fait du vent. Tous ces phénomènes ne détiennent-ils pas leur utilité dans l'expansion de la vie? Les êtres de la nature acceptent avec amour et détachement les différentes manifestations de la vie.

Mais l'être humain, dans sa vie courante, que fait-il quand il doit se soumettre à un délai? S'il est largement centré sur son nombril, oubliant le bien universel, il propage inconsciemment les énergies d'impatience qu'il fomenté à l'intérieur de lui. Alors, ils alimentent la graine de l'impatience dans leur corps, surpris que cette semence grandisse. Un jour, elle prend la forme d'une forte énergie qu'ils ne peuvent plus contrôler et qui les porte à agri en dépassant leur volonté.

À l'étape du juste retour, pour échapper à sa responsabilité, il faut bien trouver un coupable autre qu'eux: les enfants, le conjoint, l'éducation transmise par le père ou la mère, le voisin, le collègue. Ou rejeter le blâme sur d'autres éléments externes. Ils ont tout simplement oublié que ce sont eux qui ont arrosé et fait grandir la graine de l'impatience dans leur être.

Mais comment peut-on parvenir à développer la vraie patience? Et bien, c'est simple: lorsqu'on sent l'impatience frapper à la porte, on détourner son attention de la cause de cette impatience et de son nombril. On dirige son attention sur ce qui est présent autour de soi, particulièrement sur ce qui est d'une grande beauté (personnes, objets, odeurs, couleurs, paysages, sa respiration, qualité...). On se laisse tout simplement devenir curieux et ouvert de ce qui produit le calme en soi pour l'observer. Lorsqu'on l'a trouvé, on porte son attention sur sa découverte et on observe

comment l'impatience se transforme en patience et comment on peut, en quelques instants, devenir centré comme la plus belle des fleurs qui accepte et observe ce qui se passe dans le présent.

Il est possible d'atteindre un point de sérénité parfaite : il s'agit de se concentrer sa conscience dans son Centre intime. Alors, un être se place au-delà des contingences, des illusions, de la matérialité difficile à faire bouger. Du coup, il s'abstrait de l'imitation stérile, de la concurrence vaine, de l'angoisse dévorante. C'est ainsi que, alors que les choses vont mal pour le corps et le mental, l'âme peut s'approcher pour leur insuffler force et endurance.

Mais il faut éviter de se leurrer : quand on a mis des années à s'édifier des schèmes mentaux, à coups de prototypes négatifs et limitatifs, on aurait tort de s'attendre à produire des miracles du jour au lendemain. À moins qu'il ne se produise un revirement radical et instantané de sa conscience, avec son système de valeurs. Pour la majorité des gens, il faut prendre le temps de démolir les vieux systèmes, avant d'en ériger de nouveaux, en allant à l'encontre des ses vieux réflexes conscients et inconscients. Tous le savent, l'habitude n'est pas si facile à déloger, la routine difficile à contrer qu'on le pense. C'est un fait, le sentier du renversement qui permet d'y arriver est ardu, surtout au début.

N'empêche que, en donnant la main à son Maître intérieur, avec l'espoir et la foi, aussi la confiance en soi, il s'élargit peu à peu, jusqu'à fournir des perspectives infinies. Un être gagne à prendre le temps de penser, de sentir et d'agir s'il veut atteindre ses profondeurs et y semer, pour les récolter, la beauté, l'amour et la sagesse. En cela, il faut se souvenir que la patience se démontre précisément une caractéristique de la sagesse.

La patience est le signe d'un noble caractère et d'un être de qualité. Gage de succès, elle témoigne du sérieux des entreprises. Par elle, un être agit pour avancer ou évoluer, pour approfondir les diverses réalités, au lieu d'agir pour agir, d'agir pour obtenir des résultats, ce qui, précisément, écarte les résultats escomptés. Plus le psychisme est fort, parce qu'il est formé à l'endurance, plus il peut affronter de difficultés, et des difficultés toujours de plus en plus grandes. Alors, l'âme gagne en maîtrise, lentement, mais sûrement, sur les émotions et les inventions de l'intellect. Il en résulte un être unifié, hautement développé physiquement, mentalement et spirituellement.

La patience naît de la maîtrise de l'ardeur, qui peut dégénérer en agressivité, et de la précipitation, qui peut temporairement écarter les frustrations pour en engendrer d'autres plus graves, plus tard. Tout vient à son heure et à son temps, il suffit de maîtriser ses impulsions à agir et de dépasser ses doutes. Pour comprendre un ensemble complexe, il faut prendre le temps d'intégrer l'information qui le concerne point par point. Un être ne peut que se sentir accablé s'il brûle les étapes. La confusion s'installe en lui s'il cherche à faire trop vite. En revanche, il peut venir à bout de toute tâche et de toute expérience s'il s'y prépare par un examen minutieux.

Du reste, celui qui sait qu'il a l'éternité pour réparer les bévues de sa présente incarnation, celui qui sait que ce qu'il n'obtiendra pas de ce siècle, il pourra le réaliser plus tard, celui qui sait que s'il s'aide convenablement, celui-là, le Ciel l'aidera. Lui seul peut se libérer facilement de ses contraintes intérieures. En effet, il sait s'affirmer dans le quotidien et se montrer infiniment plus réaliste que celui qui se bat contre des moulins à vent.

L'esprit de continuité est indispensable pour soutenir l'effort. Chacun gagne à faire confiance à son Guide intérieur, à attendre avec patience que les choses mûrissent naturellement, à son intention, étant donné que rien de grand ne s'opère en un jour. Car la vie ne donne jamais plus que ce qu'un être en attend, et l'attend patiemment.

Les gens répètent si souvent que la vie est trop courte. Alors, pourquoi chercher à l'écourter en souhaitant, ce qui est bien illusoire, atteindre la sagesse en une seule existence? Chacun gagnerait à prendre son temps, à avancer dans la constance et la patience. Qui peut prétendre avoir assez vécu en une vie pour mériter la sagesse des âges? Qui peut revendiquer avoir suffisamment appris pour se taguer d'une seule connaissance particulière? Dans la majorité des cas, que sait un être particulier à part ses données livresques et pratiques? Les réponses viennent en peu de mots : il reste tout à apprendre.

Espérer aboutir au Ciel pour toujours en une seule vie, c'est appeler une lumière sur son monde sans espérance pour ses lendemains. Car on ne peut expérimenter qu'ici-bas. Cela fait partie du secret de la sagesse que de découvrir que ce temps, cet allié précieux, n'est qu'une succession d'instant, qu'une convention pour la durée d'un jeu, qu'une épreuve de plus pour affermir sa volonté de s'élever jusqu'au faite de son Être.

S'instruire dans la patience, c'est savoir qu'être, c'est vivre, mourir et renaître sans fin, toujours plus conscient et réalisé, jusqu'à atteindre la Perfection. En cela, la patience amène à triompher un jour, même après des millions de chutes. Elle évite de céder à l'abandon et de se contenter des compromis et des concessions d'une expérience médiocre. La patience qui dénoue, au lieu de trancher, assure une guérison plus stable et une conquête plus durable.

Tous le savent, la patience mène à bien, mais la précipitation ne mène à rien. Elle représente l'essentiel et le meilleur aspect de la sagesse, celle de savoir quand il convient d'agir ou de rester inactif; quand il convient de parler ou de se taire; quand il convient de travailler, de se reposer ou de se détendre; quand il convient de se laisser porter par l'énergie d'un cycle ascendant ou de se retirer en soi, en attendant que la prochaine vague arrive.

Ainsi, la patience représente une profession de foi à l'égard du Plan divin. C'est un constat qui prouve que sa vie présente est ce qui convient le mieux, telle qu'elle est, au rythme où elle se déroule, car on a subtilement tout prévu pour qu'il en soit ainsi. Il ne reste qu'à la modifier à son goût par ses propres efforts de transformation.

Sur le plan physique, manifester sa volonté prend forcément du temps, alors, autant s'y faire. Il n'existe pas de raccourci évolutif. Il faut respecter sa décision d'expérimenter sur la terre en prenant tout le temps requis pour accomplir la mission de sa destinée. Dans ce plan d'existence, la lenteur apparente des phénomènes, de la cause à l'effet, a sa raison d'être. Elle permet de réaliser pleinement les liens mal compris de ses entreprises qu'il faut unifier en soi-même.

«*Patience et courage / Font mieux que force ni que rage*», disait un auteur classique dans ses vers. La plupart des gens qui vivent à la présente époque parviennent à la fin de leur cycle d'évolution dans un monde de densité et de dualité. Ils en sont arrivés à l'aube de l'Ascension. Sauf que ce phénomène ne peut pas se produire chez celui qui considère les dimensions supérieures comme un lieu où il peut fuir ce qu'il ne parvient à réaliser ici-bas. L'Ascension est la réponse à l'atteinte d'un haut degré de perfection, réalisé de vie en vie. Or, qui dit perfection dit impeccabilité réalisée par soi-même conférant la parfaite connaissance de soi-même.

## **LA MORALE DOIT CÉDER LE PAS AU SENS DES VALEURS**

La morale désigne la théorie du bien et du mal qui fixe, par des énoncés normatifs, les fins de l'action humaine. En principe, ces énoncés normatifs devraient être universellement admis, mais, dans les faits, ils se limitent souvent à une société donnée ou à une religion particulière. Du fait qu'elle oppose deux réalités apparemment diamétralement opposées, les actes lumineux et les actes ténébreux, et qu'elle change avec les époques et les peuples, elle entretient dans la dualité et l'enfermement, empêchant d'accéder à la libération véritable et définitive.

Pour qui étudie l'histoire, la morale ne représente strictement qu'une question de coutumes, d'habitudes et de milieu. Toutes les règles sociales, religieuses ou politiques qu'elle tente de gérer finissent par se figer dans des dogmes puisque la faculté mentale de l'être humain les oriente vers une tendance répétitive pour les passer de génération en génération. Avec le temps, ses principes rigides, voir inflexibles, s'imposent à des races entières qui ont démontré leur capacité d'ostraciser les réfractaires, de les torturer, même de les mettre à mort.

Le seul critère de morale qui puisse tenir, c'est celui de la conscience individuelle, éclairée par le Centre divin. Ainsi, chacun est libre de se former son propre système de valeurs temporaire, susceptible d'aider à transcender sa nature, dans la mesure qu'il ne laisse pas ce dernier se pétrifier ou, pire, se fossiliser. En effet, tout être a besoin de repères et de balises solides pour s'orienter. Dans ce contexte, si un acte a pour effet de retarder un chercheur spirituel sur la voie du développement évolutif ou s'il entrave autrui, alors il doit considérer que son action ne le dessert. C'est le seul critère admissible en spiritualité. Car chacun doit se considérer comme une partie vivante et dynamique de la Vie infinie et exprimer à chaque instant de sa vie unité et amour.

Dans ce contexte, chacun est appelé à éviter de faire sciemment ce qui lui nuit, ce qui reviendrait à se détruire petit à petit. La liberté de l'homme ne l'autorise pas à tout faire, ce qui reviendrait à devenir l'esclavage de ses pulsions ou inclinations, mais de choisir parmi la panoplie des moyens évolutifs ceux qui lui conviennent le mieux. Pour le reste, il peut faire tout ce qu'il veut dans la modération. Car la maxime au fondement de l'expérience se lit : un peu de tout sans abus.

Dans son état de connaissance, l'être humain, un être perfectible, doit se permettre d'expérimenter pour dégager ses propres certitudes. Ainsi, il peut lui arriver de poser des actes l'amenant à souffrir ou à faire souffrir et à régresser. Mais cela fait partie du lot d'un être obnubilé, perdu dans la matérialité, qui vit derrière le voile de l'illusion. Pour connaître, il n'a pas d'autre choix que de faire ses propres expériences, celles des autres ne devenant pas suffisamment probantes pour lui. Dans ce contexte, il peut commettre des erreurs apparentes. Mais, pour connaître, il vaut mieux faire des erreurs que de ne rien faire. Ce qui pourrait devenir dévastateur, ce serait qu'un être choisisse de répéter délibérément ce qui le réduit dans son expansion.

Il n'en reste pas moins que le fait de commettre une erreur présumée, par inadvertance ou ignorance, n'invite pas à la considérer comme un mal, donc comme une réalité opposée au bien. Toute erreur comporte sa part de lumière et fait progresser. Il ne reste qu'à se reprendre pour mieux réussir. Cette façon de concevoir l'expérience personnelle aide à sortir de la culpabilité, à vivre dégagé des regrets et des remords et à vivre son présent d'une manière résolument audacieuse. N'a-t-il pas été dit que le Royaume des Cieux appartenait aux audacieux? D'accord, l'audace, ce n'est pas la témérité ni l'inconséquence. L'audace comporte des risques... calculés.

Au lieu de mener une vie morale, ce qui fait des saints plus ou moins sains, il vaut mieux vivre sa vie en restant en contact avec sa Conscience intime qui, par l'intuition et les faits, peut suggérer un choix d'expériences servant ses intérêts évolutifs. Pour ce faire, il convient qu'un chercheur fasse preuve d'humilité et de simplicité pour admettre que, sans elle, il ne peut rien, mais que, avec elle, il peut tout. L'Être intime connaît la voie particulière de son protégé et il sait comment l'y situer et l'y maintenir.

Personne mieux que soi ne peut déterminer la valeur d'une expérience. En cela, la morale n'est pas d'une grande utilité. En effet, trop de préceptes moraux sont nés de l'interprétation biaisée des textes dits sacrés, des interprétations de personnes qui vivaient dans des sociétés passablement moins instruites, éclairées et affranchies que les sociétés contemporaines. Aussi apparaît-il clairement que ces stipulations du passé, tels qu'ils sont encore proclamés, revêtent peu de valeur pratique dans le cours de la vie d'aujourd'hui. N'est-il pas étonnant que diverses religions pensent que Dieu a parlé à l'humanité une fois pour toutes et qu'il ne peut plus ou s'abstient désormais d'intervenir auprès d'elle. Nous préférons croire que Dieu parle sans cesse à chacun, par son Centre intime, pour lui indiquer la voie à suivre, et qu'il ne reste à celui-ci qu'à écouter et comprendre son langage qu'il sait si bien présenter, sans s'imposer, par respect de son libre arbitre, dans un doux murmure.